

# L'africanisation des universités en Afrique du Sud, un impératif

## L'épistémicide et son legs dans l'enseignement

Il est important de déclarer sans honte, dès le départ, que je suis sympathisant, et donc avocat, des principales préoccupations des partisans de l'africanisation des universités en Afrique du Sud. À cet égard, le thème récurrent de mes articles savants et populaires a été la question de l'africanisation des universités, à la lumière de l'épistémicide et du valucide coloniaux promus par des paradigmes eurocentriques, d'une part, et de l'impératif pour les savoirs indigènes d'informer et de sous-tendre la politique sociale et les trajectoires du développement en Afrique du Sud, d'autre part. Compte tenu de la longévité et de la quantité qui caractérisent l'implantation blanche coloniale en Afrique du Sud, l'épistémicide était global et couvrait toutes les sphères de la vie, y compris la religion, la politique, la loi, les sciences économiques et l'enseignement.

Historiquement, la colonisation européenne était justifiée sur la base d'affirmations naïves selon lesquelles, quand les Européens sont venus pour la première fois dans la partie sud-africaine du continent, ils ont trouvé un territoire vide, inconnu et sans propriétaire. En vertu de ce statut, ce territoire attirait l'attention de ceux qui voulaient le connaître et en devenir propriétaires. La propriété ici signifiait à la fois revendiquer la possession d'un tel territoire et y imposer ses systèmes de savoirs. Ce mantra définissant de l'historiographie coloniale avait de graves implications pour l'Afrique du Sud, tout comme pour l'ensemble du continent africain. Par exemple, il comportait la nécessité de revendiquer le pays et de ce fait, de le remplir de la philosophie morale, des valeurs sociales, des traditions culturelles et des fondamentaux économiques européens. Mais cela voulait aussi dire que dans leurs guerres de conquête égoïstes, qui ne remplissaient pas les critères du droit de faire la guerre et des impératifs éthico-juridiques de la conduite de la guerre, les colonialistes envahisseurs ont détruit les institutions et les coutumes indigènes africaines.

En ce qui concerne le milieu universitaire sud-africain, l'épistémicide inaugura un chauvinisme intellectuel et entraîna une

**Teboho J. Lebakeng**  
Mission sud-africaine aux  
Nations Unies,  
New York, États-Unis

extroversion intellectuelle dans laquelle des données brutes furent exportées, des théories importées sans faire preuve d'esprit critique et des catégories sur les conditions locales superposées. Le monde universitaire devint une extension et un paradigme épistémologique du conquérant colonial. L'idée de l'éducation occidentale était de priver les populations indigènes colonisées d'Afrique du Sud de connaissances sociales utiles et pertinentes d'eux-mêmes et de leur monde et, en retour, leur transmettre une culture qui incarnait et était conçue pour consolider la dépendance et de façon générale, saper leurs capacités créatives.

À maints égards, l'épistémicide colonial a été un déclencheur indispensable de la réaffirmation des peuples indigènes africains. Bien qu'ayant historiquement précédé la période, en Afrique du Sud, l'appel en faveur des savoirs indigènes s'est intensifié avec l'avènement de l'enseignement postapartheid et de la nécessité d'une philosophie éducative qui refléterait un renouveau et une réorientation vers le reste de l'Afrique, les cultures, identités et valeurs africaines. Depuis lors, les débats sur l'indigénisation du savoir en Afrique du Sud ont soulevé beaucoup de passions et de polémique. Non seulement son contenu et son objet, mais aussi sa possibilité même, ont été et continuent d'être l'objet d'échanges tout naturellement passionnés.

L'idée d'indigénisation et les questions soulevées dans le débat national qui fait rage, telles que l'endogénéité, la prise en compte du contexte et la pertinence s'adressent directement au droit d'être une université africaine. Cependant, nombreux sont ceux qui sont toujours intrigués par l'idée de « droit d'être une université africaine ». Il a été avancé l'argument que le « droit d'être une université africaine » présuppose que quelqu'un dénie ce « droit » et par conséquent, cet argument n'avait de sens que dans le con-

texte de l'apartheid colonial, mais pas dans un environnement postcolonial. Il serait naïf de supposer que le monde universitaire sud-africain qui a si obstinément résisté à la transformation, a inversé l'épistémicide. En effet, le monde universitaire sud-africain, tel que considéré dans sa rigidité institutionnelle et son conservatisme structurel, demeure isolé et n'a pas bénéficié de façon notable d'expositions intellectuelles et de projections philosophiques venues de l'extérieur du continent. Cela, malgré les quelques chercheurs africains « de haut niveau » recrutés pour enseigner dans un certain nombre d'universités du pays.

## Importance de la mémoire historique

L'importance de la mémoire historique et de l'imagination et de la pratique historiques appropriées (en tant qu'antidote du projet historique colonial) a été une préoccupation pour un certain nombre d'historiens africains post Indépendance, en particulier l'Ecole d'Histoire de Dar es Salaam, l'Ecole d'Histoire d'Ibadan et l'Africanité diopienne. Malgré les diversités de leurs entreprises intellectuelles, la caractéristique centrale de ces historiens a été leur refus de se laisser emporter par et de soutenir les systèmes de savoirs dominants des conquérants coloniaux. Ils se sont engagés plutôt dans une déconstruction vigilante, combative et intransigeante des distorsions historiques qui étaient conscrées dans le service du projet colonial. Mais cet engagement doit être compris dialectiquement, étant donné qu'en déconstruisant le projet colonial eurocentrique, ils ont aussi reconstruit l'africanité. Ils ont mis en question et déboulonné des notions négatives bien incrustées et ont systématiquement sapé un certain nombre d'idées fausses et de bizarreries philosophiques à propos du continent africain, de son « absence de civilisation, d'histoire et de valeurs morales ».

Ainsi, la jeune génération de chercheurs africains ne peut que condamner à ses propres risques de telles icônes intellectuelles, « pour avoir consacré une trop grande partie de leur carrière intellectuelle » à démythologiser l'historiographie co-

loniale européenne sur l'Afrique et à démontrer l'existence de systèmes de savoirs indigènes et d'histoire avant la colonisation. Il est clair que mettre à nu la nature tendancieuse de l'historiographie coloniale européenne est un acte non seulement combatif, mais libérateur.

Je soutiens sans ambages que sans mémoire historique et imagination historique appropriées, le monde universitaire en Afrique du Sud continuera à déposer plutôt qu'à poser des questions contrariantes relatives à l'enseignement supérieur et sa pertinence dans le nouveau système politique et socioéconomique. Par exemple, dans l'Afrique du Sud immédiatement après 1994, l'omission de la perspective historique dans la sphère éducative a eu pour résultat la stratification fautive et trompeuse, mais répandue, de l'enseignement supérieur, en particulier son sous-ensemble universitaire, comme étant simplement noir/défavorisé ou blanc/favorisé.

De tels descripteurs émanaient d'une compréhension historique incorrecte concernant le développement, la nature et le rôle des universités en Afrique du Sud coloniale sous régime apartheid. Après tout, les descripteurs, comme les métaphores, sont invoqués pour donner aux sujets un modèle organisant. En théorie, ils sont censés aider à expliquer ce qui se passe, mais en pratique, ils ont souvent pour but de déterminer les réponses à la politique. Essentiellement, les descripteurs portent un fret politique reconnu et servent un dessein politique.

Étant donné que l'historiographie sud-africaine est toujours fondamentalement coloniale, un faux diagnostic et un faux pronostic étaient inévitables. Il ressort d'une analyse appropriée que le problème réel des universités en Afrique du Sud a été celui du droit d'être une université africaine. Ce droit leur était refusé à travers un processus de dégradation et de marginalisation des systèmes de savoirs indigènes africains. Dans la période postapartheid, un tel processus se déroule à travers la résistance à la transformation des universités pour répondre aux exigences critiques de transformation de la société.

### **Le mythe des normes et la quête d'alternatives**

Au regard de ce qui précède, nous proposons un renversement de l'épistémicide par l'inscription des épistémologies indigènes africaines dans l'enseignement.

L'opposition à l'introduction de la philosophie africaine dans les universités, au motif que cela constitue une menace pour les normes, revient à perpétuer l'injustice cognitive et épistémologique. Nous faisons remarquer que la pensée intellectuelle derrière l'argument des normes est la crainte que la plupart des intellectuels et universitaires blancs verront leur source d'influence sapée. Le véritable motif de la volonté de protéger les normes actuelles, c'est essentiellement pour engendrer une « loi de l'inertie du privilège » garantissant qu'il n'y ait pas de renversement de l'épistémicide et de remise en valeur des épistémologies africaines. Le renversement de l'épistémicide va inévitablement compromettre les intérêts dominants qui existent et défier la citadelle des paradigmes et des épistémologies scientifiques des savoirs européens. Par exemple, un esprit africain nous a rappelé récemment que « l'apartheid a créé une culture de suffisance chez les blancs d'Afrique du Sud. Parce qu'ils pouvaient étouffer les noirs par la force de la loi, les sud-africains blancs n'imaginaient pas qu'ils ne seraient pas à la hauteur au niveau international. Et donc ils continuaient à parler de normes mais essentiellement à partir d'une base très faible ». Il n'est donc guère étonnant qu'il y ait diverses tentatives pour circonscrire et contrecarrer l'entrée dans le discours dominant des épistémologies indigènes africaines.

Du point de vue de la sociologie des savoirs indigènes, les hypothèses qui ont construit la pensée, la littérature et les traditions européennes ne sont pas universelles mais découlent d'expériences européennes spécifiques et discrètes prescrites par le niveau de développement économique et industriel. Cette perspective sous-entend que les normes ne sont pas universelles mais contextuelles. Les normes universitaires sont provisoires, construites, historiques et contextuelles et donc, certainement pas universelles, permanentes, objectives, neutres ou invariables. Il est clair que la notion de normes doit être soumise à une analyse soigneuse, spécifique et sensible à l'histoire. Certains chercheurs ont suggéré qu'au lieu de maintenir et d'appliquer des normes académiques et éducatives données, nous devons les créer et les redéfinir continuellement.

Le droit d'être une université africaine, qui implique l'africanisation, fait essentiellement partie de la création et la redéfi-

nition continues des normes éducatives dans un contexte approprié de pertinence. En d'autres termes, la focalisation sur la pertinence et l'utilité n'est pas antithétique de normes élevées. Plutôt, l'impératif d'inscrire les épistémologies indigènes africaines au programme d'étude et d'étayer l'enseignement par la philosophie africaine est avant tout une question de droits, et donc de justice naturelle et historique. Ce sont-là des questions clés que le monde universitaire sud-africain devrait non seulement reconnaître, mais, plus important, commencer à traiter.

C'est en mesurant la nécessité d'une telle justice naturelle et historique que le Professeur Mafeje était toujours mesuré dans ses écrits et n'était jamais à l'aise avec les idées sans fondement. Jusqu'à sa mort, il est resté particulièrement respectueux de sa base scientifique et intellectuelle africaine très consciencieuse. Par conséquent, son esprit extraordinaire se reflète non pas tant dans le volume, mais dans la qualité de ses contributions intellectuelles. Sa capacité à conjuguer ses aspirations scientifiques à un engagement politique panafricaniste à vie ont fait de lui un penseur libérateur qui n'a jamais transigé sur ses responsabilités intellectuelles dans la quête de savoirs, en particulier l'indigénisation du discours africain. Comme on le voit à travers de nombreuses confrontations et conversations intellectuelles avec ses adversaires et détracteurs continentaux et internationaux, y compris ses querelles mémorables avec le Professeur Ali Mazrui et le Professeur Sally Moore, l'autoconservation n'était pas le signe distinctif du Professeur Mafeje.

Les contributions et legs personnels du Professeur Mafeje aux savoirs et à la recherche – de la déconstruction de l'Eurocentrisme à la (re)construction des savoirs indigènes – ont frayé une nouvelle voie pour les jeunes et futurs chercheurs africains en sciences sociales. En effet, il leur incombe de monter sur les épaules de ce géant intellectuel afin de voir plus loin. Plus important, le défi pour les universités en Afrique du Sud est de commencer à présenter ses travaux aux étudiants. Toute mesure de moindre envergure est une parodie et un déshonneur pour la recherche dans le contexte des luttes pour le savoir qui font rage dans les milieux universitaires sud-africains.

\* Lebakeng, T.J. (2007). Archibald Boyce Mafeje: a tribute to excellent scholarship. *Hommage*, février. pp. 30-32.